

Les bras croisés sur la poitrine et les lèvres entrouvertes, elle s'est endormie. Une lumière douce baigne la peau claire et ridée de son visage, de son cou. Le repas vient de se terminer, si on peut nommer repas les quelques bouchées avalées sans plaisir, il faut manger, maman, dit Léonce, allez, force-toi un peu, des morceaux de légumes et de viande maigrelets qu'elle pousse avec son couteau sur le dos de sa fourchette, porte d'une main peu sûre jusqu'à sa bouche et mâche avec lenteur, maman, ferme la bouche quand tu manges, par pitié, répète le fils, si tu crois que c'est agréable, déglutit dans une expression de dégoût à peine dissimulée, un yaourt et une compote pour finir, ce qu'elle préfère, c'est doux dans la gorge. La table débarrassée et la vaisselle terminée, la maison s'est endormie avec elle - la maison aussi dort, Léonce, il ne faut pas en avoir peur, lui murmurait-elle certaines nuits à l'oreille lorsque, enfant, il se réveillait en sursaut et l'appelait affolé, guettant son pas sur le parquet, le bruit de la poignée tournée avec délicatesse, sa silhouette menue se dessinant en ombre chinoise dans l'embrasure de la porte. C'est tout juste si, dans la pénombre de cette grande bâtisse décrépite, on devine leur présence à tous les deux, la vieille femme et son fils, confondus à cet instant avec les meubles et les bibelots qui emplissent leur salon.

Tandis qu'il l'observe, fumant une cigarette dans le fauteuil où son grand-père autrefois prenait place, près de la cheminée, tandis que Léonce observe sa mère du fond de son fauteuil et sent le sommeil le gagner à son tour, oubliant sa cigarette dont la cendre tombe en petits tas sur le parquet jusqu'à ce qu'il ne reste plus entre ses doigts malhabiles qu'un bout humide et aplati, une vision prend forme dans son esprit, la même depuis des mois, dont il ne parvient pas à dire si elle relève du cauchemar ou du rêve apaisant : des herbes immenses venues des profondeurs des sous-bois crèvent les vitres et pénètrent dans le salon, courent sur les murs gris, rampent sur le sol, se dirigent vers le fauteuil où dort la vieille dame dont elles recouvrent la mince chevelure blanche, glissent comme une ombre sur son visage fripé, pareil aux noix qu'il ramassait enfant dans la forêt jusqu'à ce que ses poches en fussent pleines, de sorte que son corps tout entier disparaît bientôt sous ces herbes aussi larges qu'une main d'homme, qui forment autour d'elle comme un cocon, il s'avance vers elle, prend dans ses bras le corps sans vie de sa mère et va l'ensevelir en bordure de la rivière. Puis la vieille dame s'éveille et ses premiers mouvements (se frotter les mains, les passer sur ses joues, sur son front, dans son cou, étirer ses jambes gainées de noir) chassent la rêverie de Léonce.

Léonce avait huit ans quand son père céda aux attraits de la vie coloniale, qu'avaient fait miroiter les revues et autres récits de voyage lus en cachette dans l'ancien bureau du beau-père où il avait pris l'habitude de s'enfermer tous les soirs après dîner, se laissant d'abord porter par le charme puissant qu'exerçaient sur lui ces mots inconnus, noms de montagnes, de villages, de fleuves, de rivières, de plantes, de plateaux, de chefs, d'animaux, de tribus, qui en tissaient la trame savoureuse et faisaient naître dans son esprit échauffé autant d'images merveilleuses, se glissant ensuite dans ces récits apologétiques dont il se plut bientôt à occuper la place centrale : mémoires du capitaine Deschamps, impressions d'Ernest Psichari, reportages du capitaine Trivier, aventures du naturaliste Alfred Marche, souvenirs du baron de Mandat -Grancey, carnet de route du docteur Delorse, croquis et scènes du colonel Froy. Son départ, préparé en secret depuis des mois avec la complicité du notaire de la commune qu'il s'était mis à appeler depuis lors mon cher Toinet, cher ami voire mon vieux, fut accompagné de promesses maintes fois répétées sur les marches du perron à l'adresse de son épouse, de son fils et de ses beaux-parents, tandis que Toinet patientait sourire en coin et cigarette au bec, fièrement adossé contre sa voiture flambant neuve, pour l'emmener à Limoges où il devait prendre le train pour Bordeaux en début d'après-midi, il faisait un froid de canard. Les retrouvailles ne se feraient pas attendre, jurait-il, des lettres nombreuses seraient écrites, qui raconteraient par le menu les plus insignifiants détails de sa nouvelle vie, des cartes postales, des photographies seraient envoyées afin qu'ils pussent se représenter avec précision les lieux, les gens avec lesquels il travaillerait désormais, car il n'avait pas l'intention, qu'ils en fussent convaincus, de se la couler douce, ce cher vieux Toinet pouvait du reste en témoigner, qui connaissait ses intentions depuis longtemps et savait avec quel sérieux ou, mieux encore, avec quelles précautions maniaques il avait préparé, organisé, peaufiné son voyage, il s'acquitterait de tous ses devoirs de chef de famille avec zèle et joie, avant de les faire venir tous les quatre, ça allait de soi, dès que son installation et ses affaires là-bas le lui permettraient. Allez, mon vieux, en route, furent les dernières paroles qu'il prononça avant de s'engouffrer dans la voiture étincelante du notaire, qu'ils entendirent pétarader longtemps après qu'elle eut disparu derrière les grilles du parc.

Le père de Léonce partit le 29 décembre. Sur la route qui le conduisait à Limoges, tandis que s'éloignaient leurs quatre petits visages rougis par le froid, les collines boisées, les ruisseaux glacés, les prairies grasses recouvertes à cette heure pourtant avancée de voiles de brume, prêtant une oreille distraite aux ultimes recommandations de

Toinet dont les intonations graves lui parvenaient comme du fond d'un puits, indistinctes, distordues, il s'imaginait remontant le Congo sur les traces de Stanley, arpentant les rives du Tanganyika aux côtés de Livingstone, gravissant les monts de Cristal et les massifs inhospitaliers du Mayombé, sans craindre, car il avait la trempe des héros, ses habitants, dont l'hostilité marquée et répétée aux Blancs avait fait l'objet de multiples notes et rapports rédigés par les militaires envoyés en mission dans ces régions et dont quelques extraits, les moins compromettants pour leurs auteurs, avaient paru dans certaines des revues qu'il avait consultées, il s'imaginait parcourant sous un soleil de plomb des kilomètres de savane rousse et poussiéreuse hérissée d'herbes brûlées, d'arbres étiqes, qui constituaient pour lui un sommet d'exotisme, dévorant les mille et un paysages qui défilaient sous ses yeux avides par la fenêtre du Congo-Océan dont il avait suivi pas à pas les débuts dans la *Revue coloniale* (les travaux avaient officiellement débuté le 6 février 1921, à Brazzaville, où l'on construisit dans la foulée une gare provisoire, modeste bâtiment de bois blanc s'élevant au beau milieu d'une plaine quasi désertique, qui fut inaugurée le 27 novembre de la même année par le gouverneur Antonetti, de sorte qu'on put désormais se rendre à Mindouli en moins d'une demi-journée, ce qui représentait une distance de 126 kilomètres : grâce à cette nouvelle ligne de chemin de fer et quoiqu'ils en fussent encore éloignés de quelque quatre cents kilomètres, les colons français commencèrent - symboliquement - à s'affranchir de Léopoldville, capitale du Congo belge située sur la rive opposée du fleuve dont les cataractes infranchissables, fruit de la confluence en aval des eaux du Congo et de l'Oubangui, les obligeaient, lorsqu'ils souhaitaient acheminer leurs marchandises vers l'océan, à taire sans cesse appel à la société des transports belges, moyennant des prix très élevés) et dont le nom à lui seul contenait tout un monde, il s'imaginait franchissant les rapides de l'Ogooué de ce même air tranquille et sûr qu'avait Brazza sur cette photographie de 1905 somme toute assez floue mais sur laquelle on le reconnaissait sans peine, debout vers l'avant d'une pirogue longue et éfilée conduite à chaque extrémité par un groupe de cinq ou six pagayeurs noirs, Brazza, fine silhouette altière et blanche dominant le fleuve, entourée de dames elles aussi vêtues de blanc qui tenaient à bout de bras une ombrelle : tressautant sur le siège en cuir noir, le père de Léonce exultait, et plus encore lorsqu'il reconnut, au bout de l'avenue bordée de platanes sur laquelle la voiture de Toinet venait de s'engager, le dôme vert de la gare.

Ce départ, pensait Léonce emmitouflé ce matin-là dans son manteau de laine gris, sa main glissée dans celle, chaude et douce, de sa mère, un départ qui apportait la preuve définitive de la duplicité de son père, lequel leur avait annoncé un mois auparavant, pendant le dîner, qu'il les quittait pour un voyage très important ou plutôt, selon ses propres mots, une délicate et périlleuse expédition dont il attendait beaucoup et pour laquelle, puisqu'il serait absent de longs mois, il implorait leur patience et leur bienveillance, ce départ, donc, qui était le fait d'un traître et d'un menteur, ne le surprenait pas. Il n'avait cessé de se défier de lui, fuyant ses démonstrations d'affection, boudant les cadeaux qu'il rapportait de ses nombreuses excursions en ville, refusant les promenades en forêt qu'il lui proposait quelquefois, si bien que, de guerre lasse, son père avait renoncé à lui offrir ou lui proposer quoi que ce fût. Qu'il les abandonnât pour aller en Afrique n'avait rien d'étonnant, pensait encore Léonce, sa main lovée dans celle de sa mère, ses yeux secs fixant la main, le foulard que son père agitait tandis que la voiture s'éloignait, fixant les grilles du parc derrière lesquelles elle disparut bientôt dans un nuage de fumée noirâtre, c'était dans l'ordre des choses, comme ses mensonges, ses fausses promesses, qui avaient non seulement accompagné les adieux de son père ce jour-là, les ultimes préparatifs de son départ les jours précédents (son père jurant, promettant, répétant qu'il écrirait, enverrait de l'argent, des photographies, des cadeaux, toutes sortes de souvenirs, reviendrait les voir, les ferait venir, leur paierait le voyage, le train, la traversée, leur paierait tout, nous nous retrouverons bientôt, soyez sans crainte) mais avaient aussi empli depuis des années les grandes pièces de la maison grise sans que personne y trouvât à redire (ces mots si doux, ces mots pleins de miel chuchotés certains soirs au creux de l'oreille, juste avant qu'il ne s'endormît, va embrasser Léonce, lui disait sa mère au pied de l'escalier, il sera content, s'il te plaît, va le voir, et puis un beau jour plus rien, plus de Léonce, adieu Léonce, qui n'était sans doute pas assez fort ni audacieux pour lui, un petit garçon craintif, mon pauvre Léonce, mais quelle mauviette tu fais, le directeur de l'école a bien raison, qui se fait du souci pour toi) et c'était bien plutôt ça qui le faisait enrager, faisait couler maintenant ces larmes sur ses joues, leur silence, leur silence écrasant, leur douceur lâche, la mollesse dont ils avaient fait preuve à l'égard de cet homme, une mollesse coupable qui avait permis que s'installât ce quelque chose d'irrespirable dans quoi ils s'étaient enfermés ou plutôt laissés prendre comme des mouches. Il lâcha la main de sa mère et courut se réfugier au grenier.

pp. 7-16.

Du père de Léonce on pouvait tout exiger pourvu qu'on lui en imposât, et ce que Simonnet lui demandait était fort simple : se concilier le bon vouloir d'agents sur place moyennant quelques émoluments supplémentaires. Il s'agissait, en d'autres termes, de faire passer les marchandises de la Compagnie avant celles des compagnies rivales, lesquelles, confrontées aux mêmes difficultés, avaient probablement dépêché de leur côté leurs propres hommes pour obtenir de ces agents les mêmes faveurs : s'il les rencontrait à Matadi, il lui faudrait les amadouer eux aussi. L'argent, sans doute, suffirait à les débaucher et à leur faire oublier ce pour quoi ils étaient venus. La loyauté, sous ces latitudes, était changeante comme le temps, et il était aisé de corrompre d'anciens et supposés fidèles employés, qui, sachant reconnaître une opportunité quand elle se présentait à eux, fondaient comme des rapa-ces sur la somme offerte et s'embarquaient sur le premier bateau en partance pour Pointe-Noire, afin de gagner les terres plus clémentes, disait-on, du Sénégal, ou celles de leur pays natal.

Ce n'était pas encore la grande mission dont rêvait le père de Léonce mais il s'en accommoda sans rechigner, remerciant Simonnet de la marque de confiance qu'il lui témoignait quand d'autres eussent volontiers pris sa place et quitté Brazzaville où ils s'ennuyaient tant, trompant dans l'alcool la lenteur pesante et moite de leurs journées. Il exultait même lorsque, du pousse-pousse qui l'emmenait du Plateau moyen à la gare, vêtu du costume beige amidonné que lui avait offert Simonnet pour marquer ce qu'il considéra comme une promotion officielle, il entendit les sifflements et grondements du train autour duquel gesticulaient et s'agitaient, en grappes distinctes, Blancs et Noirs. Quand retentirent les derniers coups de sifflet, les Blancs, selon l'habitude, montèrent à l'avant, les Noirs à l'arrière. Le train s'ébranla et quitta Léo-poldville dans un concert de grincements.

À Matadi, le père de Léonce fit ce qu'on lui avait demandé. Il s'entendit avec les agents responsables pour que les marchandises de la Compagnie forestière de la M'Béka fussent expédiées en priorité : on lui opposa des protestations de principe, puis on glissa les billets qu'il tendait au fond d'une poche. Il offrit la somme convenue aux représentants de la Ngoko et de la Delineau dépêchés, comme Simonnet l'avait prévu, pour plaider la cause de leurs compagnies auprès des agents belges. Tout allait donc pour le mieux.

Pour sa dernière mission, le père de Léonce se rendit en haute Sangha. Plusieurs responsables locaux, ainsi que des miliciens sénégalais recrutés par la Compagnie pour surveiller autant que faire se pouvait l'activité des villageois, avaient été assassinés. On avait, de plus, détruit deux factoreries et brûlé des bateaux, un vapeur et deux chalands. En service, en réparation ou immobilisé à Matadi, aucun des autres bateaux de la Compagnie ne pouvait conduire le père de Léonce sur les lieux. Il devait attendre l'arrivée, prévue dix jours plus tard, du *Commandant Lamy*, le navire des Messageries fluviales, qui assurait deux fois par mois le service régulier Brazzaville-Bangui. Le gouverneur, informé des incidents, avait refusé à Simonnet le concours des militaires, jugeant que les Noirs, qui prévoyaient et redoutaient certainement une riposte par ailleurs légitime, avaient sans doute déjà quitté les terres voisines des factoreries et gagné la brousse, ou d'autres coins de forêt, ou on n'avait aucun espoir de les retrouver. Le père de Léonce partit donc seul. Il se rendit d'abord à Mossaka afin d'y recruter porteurs et miliciens. De Mossaka, il devrait naviguer ensuite pendant cinq ou six jours, sur le Congo puis sur la Sangha, marcher enfin en forêt une journée, peut-être deux, avant d'arriver sur les lieux.

La pluie venait de cesser lorsqu'il pénétra dans le premier village, suivi d'une douzaine de miliciens armés de mausers. Ils étaient seuls, leurs porteurs s'étaient enfuis quelques heures avant d'arriver au village. Les uns s'étaient égaillés dans la forêt, les autres avaient rebroussé chemin vers la rivière. Le père de Léonce et ses douze miliciens avaient dû se résigner à abandonner une partie de leur équipement au milieu de la forêt. Lorsqu'ils atteignirent le premier village, il n'y avait plus, sur la petite place centrale, qu'un couple de poulets maigres et jaunes occupés à gratter le sol, indifférents aux hommes qui inspectaient les cases. Le village était désert.

Les corps des miliciens et des responsables locaux avaient été découverts un mois plus tôt par des missionnaires dominicains en route vers Ouesso, la tête détachée du corps, plantée au bout d'une pique. Les corps gisaient à côté, en tas. Les missionnaires avaient pris les têtes sur les piques et les avaient enterrées avec les corps près du village, sept tombes, surmontées d'une croix de bois roux, que les plantes voraces de la forêt avaient en partie recouvertes lorsque le père de Léonce arriva avec ses hommes.

Ce fut lui qui tomba le premier quand ils atteignirent le second village. Une sagaie, lancée des hauteurs d'un arbre, vint se ficher dans sa poitrine. Les miliciens ripostèrent, visant l'arbre d'où elle était partie, en vain. Le silence se fit quelques instants puis, tout à coup, ce fut une pluie de sagaies qui s'abattit sur eux. Il en venait de tous côtés, sifflant à leurs oreilles. Les arbres frémissaient mais ils ne virent pas les mains qui les lançaient. Ils s'écroulèrent les uns après les autres. Aucun n'en réchappa. On retrouva leurs corps à quelques mètres du village. La tête avait été détachée du corps et plantée, comme les autres, au bout d'une pique.

Le facteur avait remis à la grand-mère de Léonce la lettre doublée de papier de soie noire écrite par Paul Simonnet. Elle avait frappé à la porte de la chambre où il jouait avec sa mère, disant d'une voix douce c'est pour toi, ma chérie, une lettre d'Afrique, viens avec moi, Léonce, nous allons taire une promenade. Son père était mort depuis plus de six mois. Paul Simonnet disait qu'il avait veillé à ce qu'il eût une sépulture convenable, près de la cathédrale Saint-Firmin, où étaient enterrés d'ordinaire les Blancs de la colonie.

Ses secrets éventés à la faveur d'une vengeance ourdie rue Eugène-Delacroix par un joaillier dédaigné pour avoir osé

offrir en échange de ses pierres un prix jugé insultant, estimant qu'il trahissait leurs accords (conclus oralement, ceux-ci stipulaient que, le joaillier profitant de manière exclusive de pierres de belle taille sur lesquelles il bénéficiait, de surcroît, d'une réduction de vingt pour cent par rapport au prix fixé dans les circuits officiels, celui-ci s'engageait à ne jamais aller au-delà de la réduction convenue, la pierre fût-elle de qualité médiocre), Toinet quitta Bordeaux couvert d'opprobre, après que les deux tiers de sa clientèle eurent défilé scandalisés sous les hauts plafonds de son étude et que ses confrères lui eurent fermé, pour ainsi dire au nez, la porte du salon lambrissé d'acajou où ils avaient l'habitude de se retrouver chaque premier samedi du mois pour quelques parties de bridge et de poker, et vint s'installer avec sa famille au sud de Limoges, près du plateau de Millevaches. *La Feuille des notaires de Bordeaux* mentionnait qu'une étude était à vendre dans cette région, ainsi qu'une maison de maître jouxtant l'étude, où avait demeuré l'ancien notaire, une maison de quinze pièces construite à la fin du dix-neuvième siècle et jouissant d'un parc petit mais, disait la feuille, élégant, aménagé (une roseraie, un jardin d'hiver) avec un goût exquis par la précédente maîtresse de maison, éprise, outre les roses, de résédas et de rhododendrons. L'affaire était tentante et, quelles que pussent être ses réticences éventuelles, il n'était pas en mesure de faire le difficile. Qu'importait, après tout, ce déshonneur ? La petite ville dans laquelle Toinet choisit d'élire domicile saurait bien lui donner assez de clients pour ne pas regretter les rues altières et lumineuses de son Bordeaux natal, le charme des promenades dominicales qu'il effectuait en famille sur les quais du quartier de Bacalan où il aimait passer une heure ou deux, épiant, non sans envie, l'activité incessante qui régnait aux abords des paquebots partant pour l'Amérique ou l'Afrique.

C'est à proximité du plateau de Millevaches qu'il rencontra les grands-parents de Léonce et, quelque temps après, son père, Antoine, dont il suivit et admira l'ascension, de son adoption par le vieux fabricant de chaussures au mariage qu'il conclut avec sa fille, du jeune homme timide et reconnaissant qu'il avait été dans les premiers temps, un jeune homme charmeur et, lui avait-il semblé, désireux d'en découdre avec on ne savait quels fantômes, à l'associé audacieux et entreprenant, conscient de son pouvoir et de sa force, qu'il devint par la suite, quand il eut rallié à sa cause tous les occupants de la maison, de Suzanne, leur bonne, jusqu'à sa belle-mère qui s'était entichée de lui, du moins jusqu'à ce qu'il les abandonnât tous, sur ses conseils et ceux de son ami Paul Simonnet. Seul le petit Léonce résistait à son père, se montrant avec lui distant, vindicatif, lui manifestant une animosité de petit animal méfiant, mais il est vrai que l'enfant était étrange, d'une fragilité malade, inapte à mener une vie normale.

Toinet avait transmis à son fils unique Tony le goût de l'argent, des objets coûteux (les stylos Mont-Blanc, les grosses cylindrées, la porcelaine de Saxe, le marbre de Carrare, les chaussures italiennes sur mesure en crocodile, la robinetterie plaquée or) autant que celui des comptes bien tenus, en vertu de quoi Tony rendit visite un jour, en tin d'après-midi, à la mère de Léonce, devant laquelle il sortit, de la petite enveloppe jaunie où elle se trouvait, la reconnaissance de dette écrite de la main de son époux Antoine quarante ans plus tôt, avant qu'il ne partît pour l'Afrique. L'argent prêté par son père n'avait jamais été remboursé et (le fils qu'il était ne pouvait y penser sans un pincement au cœur) les rêves de fortune qu'avait formés le père de Tony s'étaient envolés quand la crise avait éclaté, se propageant jusqu'en Afrique, où les prix s'effondrèrent : il était normal qu'il voulût réparer le préjudice subi par son père, un préjudice au demeurant modeste car le montant de la dette n'avait en soi rien de scandaleux, mais c'était là une question de principe, il fallait que tout rentrât dans l'ordre et que l'argent revînt au prêteur, nul ne pouvait contester les faits, la mort tragique du père, de l'époux, ne changeait rien, il n'était pas venu pour remuer un épisode tragique du passé mais pour clore une vieille affaire de famille, une dette, rien que de très ordinaire, il espérait qu'ils comprenaient l'un et l'autre, la mère et le fils, il ne voulait pas d'histoire et était convaincu qu'ils trouveraient ensemble une solution qui contenterait les deux parties, personne n'avait intérêt à ce que de si tristes souvenirs revinssent hanter les esprits parce que quelqu'un s'était montré peu coopératif, personne n'avait intérêt à ce que de nouveau on évoquât aux alentours pareils événements parce qu'on avait décidé de faire la sourde oreille.

La mère et le fils avaient juste assez d'argent pour vivre, une maigre retraite pour Léonce qui avait travaillé un temps à la poste, une petite pension pour sa mère. L'entreprise familiale avait été mise en liquidation judiciaire à la fin des années soixante. Il ne leur restait plus que la maison et son parc, les meubles, quelques bijoux de famille, des bracelets et des colliers en or, quelques chaînes en argent, quatre bagues en or serties de pierres précieuses, ultimes souvenirs de l'époque où l'entreprise prospérait, fleuron industriel de l'ouest. Tony prit les bijoux et la moitié du parc. Quelque temps plus tard, manches retroussées et stylo à la main, il s'enflammait devant le conseil municipal qu'il appelait de tous ses vœux à entériner le projet ambitieux de cette nationale qui portait avec elle l'espoir de renaissance de toute une région. La nationale fut construite, sous les fenêtres de Léonce et de sa mère, mais la renaissance attendue ne vint pas. Cet échec n'étouffa pas pour autant l'ambition et l'énergie bouillonnante de Tony, lesquelles le portèrent, après sa troisième victoire consécutive aux élections municipales, jusqu'aux amphithéâtres de l'université où il enseigna aux apprentis notaires du Limousin les rouages et circonvolutions complexes du notariat.

Les bras croisés sur la poitrine et les lèvres entrouvertes, la mère de Léonce s'est endormie. Une lumière douce baigne la peau claire et ridée de son visage, de son cou. Les vieillards se lèvent avec le soleil, pense Léonce, se lèvent quand la lumière bleutée du matin s'étend sur leurs vieux visages tout fripés, qu'ils maudissent, de sorte qu'ils quittent rarement la pénombre de leurs maisons désertées, se réfugient dans les coins sombres, où ils s'endorment et s'enveloppent de souvenirs, dédaignant cette drôle d'agitation autour d'eux, l'agitation du monde comme on dit, le tumulte, le brouhaha. Que deviendrai-je, maman quand tu ne seras plus là ? Que deviendrai-je ? Peux-tu me le dire ? L'heure approche, je le sais. Les murs de notre maison

frémissent, un vent frais s'élève, des herbes immenses venues des profondeurs des sous-bois crèvent les vitres et pénètrent dans le salon, courent sur les murs gris, rampent sur le sol, se dirigent vers le fauteuil où tu dors, recouvrent ta mince chevelure blanche, glissent comme une ombre sur ton petit visage fripé, pareil aux noix que je ramassais enfant dans la forêt jusqu'à ce que mes poches en fussent pleines, de sorte que ton corps tout entier disparaît bientôt sous ces herbes aussi larges qu'une main d'homme, qui forment autour de toi comme un cocon, je m'avance vers toi et te prends dans mes bras, la rivière coule sans bruit, une brise légère souffle dans les arbres, le bruit des camions filant sur la nationale s'est éloigné, as-tu remarqué qu'on a enlevé cette fois la vieille grille du parc ? les bulldozers sont venus et ont commencé à creuser, à retourner la terre, qui sait ce qu'ils vont construire en face de notre maison, le facteur m'a parlé d'un centre commercial, de quelques magasins, quelque chose de ce genre, pour les gens des lotissements qui n'en finissent pas d'arriver, mais qu'importent ces gens, la terre ici est légère, maman, tu y seras bien, je veillerai à ce que personne ne vienne te déranger, demain j'apporterai des fleurs, des jonquilles, ou des crocus, ils commencent à sortir autour de la maison, j'en arracherai quelques pieds et je viendrai les planter là, entre l'eau et la forêt, près de toi, dors maintenant, ma vieille noix, dors, maman.

pp. 195-207.